

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

L'AFFAIRE BALZAC

Ou comment l'auteur (Moi-même)
et Honoré de Balzac
résolurent le crime
de la Callaure de la Calquière

L'AFFAIRE BALZAC

Ou comment l'auteur (Moi-même)
et Honoré de Balzac
résolurent le crime
de la Callaure de la Calquière



VOIR DE PRÈS

Occitanie Livre & Lecture a accompagné l'auteur de cet ouvrage par une bourse d'écriture (financement Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée, DRAC Occitanie).

© 2026, La Manufacture de livres.

© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-879-2

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

Tous les entrepreneurs du boulevard du Crime vous diront que l'attente est un composant essentiel à la réussite d'un spectacle. La salle se remplit du parterre au paradis. Le public trouve ses marques, échange quelques potins puis, fatalement, trépigne. Des « ouh ouh ! » sont lancés vers la scène. On tape des pieds, on jure et on appelle. Soudain des mouvements font onduler le rideau. Fausse alerte. Mais l'attente s'est transformée en désir. On veut voir les acteurs, la pièce, les phénomènes comme on aimerait voir un miracle lorsqu'on entre dans une église. Ce n'est pas seulement le fait d'avoir payé. C'est devenu vital. Et l'on n'est plus un, mais multiple. La

salle, le groupe soudé sur un bout de trottoir face au castelet, forme un corps uni comme ces nuées d'étourneaux qui quittent le ciel de France courant novembre et que la valse d'un prédateur suffit à transformer en enchaînement de figures fantastiques.

Enfin, les trois coups sont donnés par le brigadier. Le rideau grimpe dans les cintres. Les spectateurs basculent dans un autre monde.

16 août 1819. Nous attendions, Balzac et moi. Nous étions loin de nos terres parisiennes, à Albi, dans le département du Tarn. Les traits du soleil, au zénith, s'abattaient sur nos crânes déchapeautés comme les foudres de la sentence divine. Pas étonnant que les religions monothéistes soient des religions du désert. L'œil de feu vous voit partout et il n'est nul endroit où se cacher.

Nous attendions depuis bientôt deux

heures. Au cœur de la foule impatiente. En guise de scène : une estrade dressée au centre de cette place et ceinte de bicoques en bordure de l'ancienne ville cathare. Sur l'estrade : une guillotine.

J'avais déjà assisté à deux exécutions capitales à Paris. Je dois vous avouer que je louai même une fenêtre pour la seconde afin de m'attirer les faveurs d'une demoiselle. Mais la situation, en ce jour d'été, était tout autre. L'homme qui allait être exécuté était un des oncles de Balzac. Nous avons tenté de le sauver. Nous avons échoué, comme vous pouvez vous en douter.

La nature a eu la faveur de me doter d'une grande taille. Je surplombais la populace. Je repérai un marchand de vins de Gaillac qui faisait ses affaires en vendant, au verre, une cuvée dite de l'étrangleur. Un loupiot explorait les poches des spectateurs. Des amateurs

de sensations fortes attendaient, face à la guillotine, que le sang humain les éclabousse. Des vagues d'impatience ou d'effroi lorsqu'un hennissement se faisait entendre – non, ce n'était pas un gendarme – mouvaient cette foule, tel un monstrueux silure soulève la surface d'une rivière.

Nous, les Parisiens, restions stoïques. Balzac était ailleurs, intérieur. Je savais ses yeux tournés vers les abîmes que nous avons sondés ces derniers mois, ensemble. Et je sentais, comme lui, le goût amer de la défaite dans ma bouche.

Pourquoi vous raconter cette histoire ? Parce que Balzac ne l'a pas fait. Parce qu'elle mérite d'être racontée avec le mince talent qui est le mien. Et si le destin de ce manuscrit est de disparaître, ma foi, j'aurai la satisfaction d'être allé au bout de ce labeur et je mourrai avec le sentiment du devoir accompli.

Mais revenons à Albi en ce jour d'été. Balzac avait vingt ans. Moi cinq de plus. Il faisait une chaleur d'enfer et nous aurions dû nous rafraîchir dans quelque rivière en compagnie de charmantes ondines, les bouteilles bouchonnant dans l'eau fraîche. Au lieu de quoi, nous attendions que commence la pièce en un acte la plus courte qu'un dramaturge ait jamais écrite.

– Le voilà, dis-je.

Louis Balssa dit le Prince approchait, debout à l'avant d'une charrette, un gendarme à sa gauche, le prêtre et un second gendarme derrière. Le bourreau, reconnaissable à sa redingote pourpre et à son tricorne déformé, grimpa sur l'estrade et pressa l'aide qui graissait les rainures de la guillotine avec une bougie. Cela avait un je-ne-sais-quoi de burlesque, mais il suffisait de revenir au

visage du condamné pour saisir toute l'horreur de la scène.

Ses cheveux avaient été coupés à la diable, son col de chemise échancré. Les mains liées dans le dos, il regardait droit devant lui. Peut-être revoyait-il ce soir fatal de juillet 1818 ? Peut-être pensait-il à Cécile Soulié ? Une chose est sûre : la foule le huait. Elle se montrait dans ce qu'elle a de plus sauvage.

Louis Balssa souffrirait-il ? Comme l'affirmait le docteur Guillotin devant les commanditaires de sa machine infernale, le supplicié ne sentira qu'une « légère fraîcheur sur la nuque ». D'éminents physiologistes ont rappelé qu'un membre vit près d'un quart d'heure après son amputation. Les irritations de Galvani le prouvent. L'empereur Commode ne faisait-il pas couper la tête aux autruches, dans son cirque, et ne continuaient-elles pas à courir ?

Louis Balssa était descendu de la charrette. Le prêtre lui glissa quelques mots à l'oreille et lui fit embrasser un crucifix. La foule s'était calmée pour ne pas en perdre une miette. Les gémissements d'un condamné valent de l'or. Balzac, à côté de moi, suivait tout cela de son regard acéré.

Balssa grimpa sur l'estrade. Le silence s'épaissit. Cinq mille paires d'yeux étaient fixées sur celui qui allait nous précéder dans l'autre monde parce qu'il avait été déclaré coupable. Coupable d'avoir étranglé Cécile Soulié. Coupable alors qu'il était innocent.

Tout à coup, l'expression de Louis Balssa changea. Il venait de repérer quelqu'un dans la foule. La haine déformait son visage.

— L'assassin, souffla Honoré. L'assassin de Cécile ! Il le voit !

Balzac tenta de s'approcher de l'écha-

faud distant de près de cent mètres, jouant des coudes, des genoux et du ventre pour se frayer un chemin dans la foule. Je restais immobile. Je savais qu'il était trop tard. Et le bourreau connaissait son office.

Il saisit Balssa par les épaules. Il l'attacha sur la planche avec les lanières de cuir, la fit basculer. La lunette emprisonna le cou de Balssa. Le triangle d'acier glissa entre les montants de bois rouge... Le bruit du couperet, le cri unanime de la foule, le croassement du corbeau qui se posa sur la guillotine... J'en frémis encore.

Piètre façon que de commencer par la fin. Revenons donc six mois avant cet épisode tragique et transportons-nous à Paris, au sortir de l'hiver.

I

Cette année-là, le marronnier du vingt mars ouvrit ses feuilles le dix-sept. Les petites boutiques apparurent plus tôt que prévu sur les trottoirs. Les tondeurs de chiens se remirent au travail à l'ombre des arches du Pont-Neuf à la fin d'un hiver qui avait été particulièrement doux.

Paris présentait encore la physionomie qu'Hausmann a tout fait pour détruire. Tours médiévales, marchés ressemblant à des bazars orientaux, égouts à ciel ouvert, cris à toute heure du jour et de la nuit... Nous sortions des folies napoléoniennes qui étaient elles-mêmes sorties de la démence révolutionnaire. Tous ceux qui, comme moi, âgés de plus

ou moins vingt-cinq ans, avaient vu le jour dans ce chaudron aussi fascinant que repoussant, partageaient l'envie légitime de profiter de l'existence à tout prix, cette envie étant alimentée par le constat, sain au demeurant, que rien ici-bas ne perdure.

Énergie et constat que je partagerais sous peu et pour de longues années avec Balzac dont, en cette nuit de mars 1818, j'allais faire la connaissance.

Avant de venir au grand homme, un mot sur l'humble rapporteur des faits qui vont vous être narrés. Mon nom n'a aucune espèce d'importance et je me bornerai, lorsque les conventions du dialogue m'y forceront, à me désigner sous le nom de *Moi-même*, sobriquet dont Balzac m'affubla dès qu'il me prit à son service. Ma condition ? Jouisseur. Au-jour-le-jourier, comme m'appela plaisamment une maîtresse mienne qui